

d'habitants et les cultiver, ils seraient les bienvenus. Les pères, voyant cela, se firent donner par leur protecteur M. de Lauzon le fief de Laprairie. De 1642 à 1665, date de leur départ définitif de Montréal, les jésuites n'ont jamais pu prendre pied dans cette île ni agir directement sur son administration, quoiqu'ils fussent les missionnaires imposés par les Cent-Associés. Ces choses sont de l'Histoire. Peut-on raconter les vingt-cinq premières années de Montréal sans faire ressortir une telle situation ?

Lorsque se forma, en 1644-45, la compagnie dite des Habitants, parce qu'elle était composée de personnes établies dans le pays, le privilège de traite fut continué aux jésuites et une somme fixe dut être versée annuellement par la compagnie pour l'entretien de ces religieux. Il va sans dire que la compagnie des Habitants, comme celle des Cent-Associés auparavant, tarifait ses marchandises de manière à rentrer dans le déboursé. Les colons étaient forcés de ne vendre soit les fourrures qu'ils possédaient, soit les produits de leurs terres, qu'à la seule compagnie et au prix fixé par celle-ci ; de même ils ne pouvaient acheter que de la compagnie les articles de fabrique européenne dont ils avaient besoin. En fin de compte, c'était le colon qui payait la somme versée au trésor pour l'entretien des jésuites. On se montre choqué que j'expose ces faits, mais n'est-ce point la vérité, et ne prouve-t-il pas que les cultivateurs contribuaient à entretenir des prêtres que les historiens nous représentent comme ne coûtant rien au pays ? Précisément à cette époque (1645) les colons demandèrent encore qu'on leur envoyât des récollets, pour en faire des curés résidents, à la place des jésuites qui ne voulaient être que missionnaires. Leurs prières ne furent pas écouteées. La persistance des premiers Canadiens à refuser des missionnaires et à demander des curés est un trait caractéristique de notre population. De longues années s'écoulèrent, et il fallut le retour des récollets (1670) avant qu'on ne leur accordât cette grâce. En écrivant l'Histoire des Canadiens-Français, devais-je laisser dans l'ombre ces événements liés d'une manière si étroite à l'existence de nos pères ?

Les missions du Haut-Canada, reprises en 1634 par les jésuites, se trouvèrent enveloppées, dès 1636, dans la guerre d'extermination que les Iroquois faisaient aux sauvages de ces contrées. J'ai loué chaleureusement la persévérance et la charité chrétienne des missionnaires qui se condamnaient à vivre parmi les barbares, dans l'espoir de les évangéliser. Il m'est permis aussi de faire ressortir les contradictions évidentes qu'il y a entre les lettres des jésuites à ce sujet et la vérité historique connue ; ces lettres méprisent les Algonquins, race fière qui tout en restant fidèle aux Français, ne voulait pas se soumettre au christianisme ; elles sont remplies de louanges à l'adresse des Hurons, peuple fourbe comme ses frères les Iroquois, mais qui, assure-t-on, se convertissaient en grand nombre. L'un de mes amis a calculé que les "Relations des jésuites" mentionnent soixante mille de ces conversions ; or les Hurons, à l'époque de leur plus grande puissance, n'ont jamais dépassé dix mille âmes. Le père LeClercq (récollet) nous dit qu'après la suspension des fameuses lettres des jésuites, on n'entendit plus parler de ces nombreux prosélytes chrétiens formés parmi les races sauvages. M. de Galinée (sulpicien) affirme que de son temps (1670) les pères jésuites n'osaient pas même dire la messe devant leurs ouailles tant celles-ci étaient portées à tourner en ridicule les cérémonies religieuses. C'était, ajoute-t-il, pour les Français qui transparaissaient dans ces pays reculés que les missionnaires s'y installaient. Un autre religieux dont le nom m'échappe prétend que c'était tellement le cas que les jésuites avaient pour pratique de reculer leurs missions à mesure que les Français s'enfonçaient dans l'intérieur, sans s'occuper des sauvages qui continuaient de paraître aux alentours des anciens postes. Nous voilà bien loin du tableau si souvent reproduit de la conversion des "innombrables tribus indiennes." Les tribus n'étaient pas innombrables et elles ne se convertissaient presque nulle part. Ce résultat quasi négatif ne saurait néanmoins diminuer le mérite des missionnaires. Le courage de ces hommes vraiment dévoués attendrira toujours les cœurs ; je n'ai pas oublié de le dire. Si quelques-uns d'entre eux sont tombés sous les coups des Iroquois, il ne s'en suit pas que nous devions négliger la mémoire d'une centaine de Canadiens qui ont péri victimes de la rage des Cinq-Nations tout à côté des missionnaires. On ne veut pas que je fasse entrer en ligne de compte ces Canadiens et cinq ou six prêtres martyrisés comme eux avant l'arrivée du régiment de Carignan (1665).